

Séquences

Visage — Katharine Hepburn : La passion d'un métier

Patrick Schupp

Numéro 119, janvier 1985

URI : id.erudit.org/iderudit/50876ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1985). Visage — Katharine Hepburn : La passion d'un métier. *Séquences*, (119), 66–67.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

VISAGE

KATHARINE HEPBURN

La passion d'un métier

Katharine Hepburn représente un cas à part, et à peu près unique dans les annales du 7e Art. Elle a alterné dans sa carrière des succès retentissants autant que des foudres monumentaux, avec une force de caractère et une énergie peu communes. Elle a courbé Hollywood et ses producteurs grossiers (voyez ses démêlés avec Harry Cohn!) avec une poigne de fer, a toujours méprisé (et fui) la presse écrite, parlée ou télévisée et n'a eu que deux grandes passions dans sa vie: son métier et Spencer Tracy.

Qui est-elle en réalité? Nombre de biographes se sont penchés sur son cas, plusieurs ont tenté d'expliquer, bien peu ont compris... Comme toutes les grandes, elle a dû affirmer son individualité tôt et fort pour pouvoir se maintenir, et même survivre. Hollywood n'est pas fait pour les faibles. Rita Hayworth, Frances Farmer, Errol Flynn, Marilyn Monroe et bien d'autres l'ont appris, hélas! aux dépens de leur vie même...

Katharine Hepburn appartient à la race des Garbo, Dietrich, Davis, Crawford par ce côté frondeur et obstiné, presque violent, et qui tient farouchement à ses prérogatives comme à son indépendance, et les conservera manu militari s'il le faut.

Kate, née et élevée en Nouvelle-Angleterre, montre très tôt des dispositions à l'individualisme, et n'en fait qu'à sa tête, que ce soit dans sa famille à Hartford (Connecticut), dans l'établissement scolaire sélect Bryn Mawr, où son docteur de père la place, ou à New York où elle décide de tenter sa chance au théâtre, après quelques succès à Bryn Mawr; elle y a contracté la passion fatale du métier de comédienne!

Est-ce bien nécessaire de souligner les étapes d'une carrière en dents de scie qui, je le disais, alterne les succès à la scène (Kate jouera plus de soixante pièces, de Shakespeare à Albee) et à l'écran (45 films). Son premier film, *A Bill of Divorcement*, lui fut offert à la suite de l'énorme succès qu'elle avait remporté dans *Holiday* (elle tournera le film plus tard) de Philip Barrie à la scène. Succès à l'écran, et Kate établit une fois pour toutes son attitude face aux journalistes avec des règles qu'elle ne brisera qu'à de très rares occasions: pas d'interviews, pas de photos ou presque et refus absolu de faire quelque commentaire que ce soit sur sa vie privée. Cette attitude lui vaudra — avec la mauvaise presse de certains de ses films — le titre peu enviable de « poison du box-office » jusqu'au moment où Tracy, fermement ancré dans sa

vie, lui inculquera un certain sens des bonnes manières et des devoirs incombant à une vedette de la scène et de l'écran.

En attendant, *Christopher Strong* et *Morning Glory* (les deux en 1933) établissent le personnage-type qui va poursuivre Kate pendant plus de trente ans, et qui est en définitive le reflet de sa vraie personnalité: un être humain vivant, vibrant, sincère, discipliné, passionné et vulnérable; Kate déclarera dans une interview (rarissime) accordée à la sortie de *Morning Glory*: « Tout le monde pense que je suis individualiste, audacieuse et même arrogante... Si on savait à quel point, en moi-même, j'ai peur... Mais j'ai toujours fait ce en quoi je croyais et mes parents m'ont appris à vaincre ma peur et surtout à ne pas la montrer. » Ne remarque-t-on pas là une clé essentielle de sa personnalité? Elle paraît, met un masque de marbre et d'acier et donne l'impression de jouer et de filtrer les émotions du personnage qu'elle interprète, alors que ce sont les siennes propres qu'elle dévoile par un remarquable tour de passe-passe psychologique. Sous le masque, c'est l'or fondu et la soie de Chine la plus fine. Et l'or et la soie furent toujours pour Tracy, de qui elle a tout accepté, pour qui elle a tout fait, à qui elle s'est dévouée corps et âme. Et il est impossible de parler de l'actrice sans évoquer la femme puisque, dans cette liaison, d'une intensité d'autant plus forte qu'elle était d'une discrétion exemplaire, elle a dû, à son corps défendant, articuler une série d'interprétations spectaculaires autour d'une vie affective pour laquelle elle exigeait le plus strict anonymat. Étrange retour des choses... sa liaison avec Tracy se suit à film ouvert: *Woman of the Year* (1942), avec arrogance et indépen-

dance et *Keeper of the Flame* (1945) avec incertitude. *Without Love* (1945) est, en dépit de son titre, la révélation: regardez ses yeux lors de la grande scène dans son bureau à lui. *Sea of Grass* (1947) propose une sécurité relative. *Adam's Rib* (1949) et *Pat and Mike* (1952) évoquent parfaitement les tourments de la passion et les problèmes d'un couple établi. Enfin, le merveilleux, tendre et surprenant *Guess Who's Coming to Dinner* (1967), dans lequel l'amour du vieux couple transcende les personnages qu'ils interprètent pour faire place à une vérité presque gênante dans sa sincérité. Hepburn est tout entière là, femme et actrice, galvanisée par un amour et une tendresse qu'elle a toujours voulu garder à part de tout, et qui éclatent malgré elle, malgré sa force, malgré ses exigences.

Pour rédiger ce portrait, j'ai revu nombre de ses films (merci vidéo!), et relu les biographies qui lui ont été consacrées. Mais ma véritable motivation, et ma connaissance affective viennent d'ailleurs: j'ai eu le privilège et l'honneur de passer une soirée avec elle à San Francisco alors qu'elle jouait *West End Waltz*. À la suite de cette rencontre, mon respect et mon admiration pour elle en ont encore été accrues: la femme s'est révélée dans toute sa vérité et ses exigences et, derrière, en ombre chinoise, se profilait l'actrice, et j'ai retrouvé tous ses personnages d'hier et d'aujourd'hui. Et George Stevens, qui la dirigea dans *Alice Adams* en 1935, résume admirablement la question et corrobore mon modeste jugement: « Je n'ai jamais connu d'actrice ayant de plus grandes possibilités, mais jamais non plus de plus incertaine à diriger. Non seulement elle n'avait aucune technique (?), mais elle n'en voulait absolument pas. Elle disait que son interprétation serait mauvaise ou

fausse si elle utilisait des trucs techniques ou si elle y pensait trop à l'avance. »

Spencer Tracy enregistra la scène finale de *Guess Who's Coming to Dinner* le 26 mai 1967. On y voit un mari (ce qu'il était en définitive, sans le sceau social) rendant un hommage vibrant, sincère (en saluant au passage la comédienne) à la femme qui avait partagé sa vie pendant plus de trente ans. Et les larmes dans les yeux de Kate, pendant cette scène, sont de vraies larmes, d'émotion, d'orgueil, de tendresse, d'amour et de respect. L'Art rejoint la Vie parfois d'une façon presque gênante et indécente. On a l'impression de surprendre un secret ou de lire une lettre qui ne nous est pas adressée... C'est ça le secret Hepburn, cette vérité, cette difficulté aussi, cette exigence pour elle et pour les autres, et finalement cette force vive qu'elle veut éloigner de nous par tous les moyens et qui nous la rend si proche par sa vulnérabilité et sa chaleur humaine.

Un mot encore: après la mort de Tracy, deux semaines après le tournage de *Guess*, Kate ajoutera à ses interprétations une dimension nouvelle: la compréhension et l'amour de sa vie. Son film le plus récent — *The Ultimate Solution of Grace Quigley* — colore même d'humour cette notion de la mort et Kate, si elle doit mourir, le fera en souriant, sans problèmes ni difficultés, nous montrant avec une sereine indifférence la puissance de l'Esprit sur la Matière. Car elle survivra à sa légende et à son personnage, là aussi, sans problèmes et sans difficultés. Être humain authentique, elle sera alors encore plus grande morte que vivante. Quel comédien (ou être humain) peut s'enorgueillir d'une telle épitaphe?

Patrick Schupp



Morning Glory



Philadelphia Story



African Queen



On Golden Pond